

DIVAKAR



CHEMINS ENTIERS

LE BORD DE L'EAU

éditions

CHEMINS ENTIERS

© Éditions LE BORD DE L'EAU, 2001

B.P. 61 — 33360 LATRESNE (Près Bordeaux)

ISBN 2-911803-25-6

Site internet : <http://users.aol.com/borddeleau/page1.htm>

Courriel : borddeleau@aol.com

DIVAKAR

CHEMINS ENTIERS

LE BORD DE L'EAU

éditions

माँ

ॐ नमो भगवते

श्री अरवन्दे

gratitude

Septembre 1998

Le moment semble venu d'évaluer l'expérience de ma vie jusqu'à ce jour, de développer sa charge intérieure utile : de la présenter à la lumière et, par la lumière, à la communauté.

Quelque rituel unique, d'offrande et d'appel, semble nécessaire.

Il est probable que les mots, seuls, ne sont pas un moyen suffisant, ni fiable, d'une évaluation consciente.

Même soutenus par la substance d'un silence intérieur orienté, les mots inévitablement portent avec eux les déterminismes évolutifs qui les ont créés.

Les mots caractérisent la perception ; ils peuvent lui procurer une richesse d'exactitude, mais ils la limitent et risquent de l'enfermer dans un processus de définition qui la sépare de sa source pérenne.

Il en est ainsi, même s'il peut compléter le langage des mots, de tout autre médium : la musique, la danse, la peinture, la sculpture, le tissage, l'architecture...

J'ai trouvé que la seule position satisfaisante se situait à un carrefour créatif de tous ces moyens, lorsqu'on est en mesure de «créer» un environnement : que l'on peut disposer à la fois du temps, de l'espace et de l'énergie nécessaires pour faire usage, en collaboration avec la nature et la matière, de tous ces moyens ensemble.

Et cela à une échelle suffisante pour que l'entreprise ait un sens pour d'autres consciences, qu'elle assume un degré d'objectivité et de partage sans lequel aucune création ne peut féconder.

Or ces conditions sont si difficiles à réunir dans l'économie de ce monde qu'elles demeurent pratiquement inaccessibles.

Ne pas avoir la possibilité extérieure de «créer», pour celui qui en ressent la capacité, est un tourment, car il lui semble être condamné à brûler seul, à ne pas pouvoir donner selon son âme.

Dans mon cas, à mesure que ce besoin et cette capacité révélaiement leur présence, je me suis efforcé de les relativiser à l'impératif plus central de la transformation : de la réalisation, dans le corps, de l'unité.

Car cet impératif, en dernière analyse, est indiscutable.

La condition humaine doit changer, est en train de changer, est précipitée dans les affres d'une transition dont seules des consciences très purifiées et très unifiées peuvent mesurer le sens et la portée.

Jusqu'à présent l'humanité a évolué par la manifestation de plus en plus complexe de deux agents indissociables : le mental et l'ego.

Nous voyons, dans le monde comme en nous-mêmes, que la portée évolutive de ces deux agents atteint ses limites ultimes : ici et là, et de manière croissante, ils sont tous deux mis en présence à la fois d'un état qui les dépasse essentiellement et entièrement, et des conséquences destructrices de leur volonté de maintenir leur règne.

Ou, tout au moins, l'humanité même la plus «éclairée» mesure-t-elle son impuissance à remédier aux maux qui l'affligent et menacent l'existence physique de la terre, son navire et son havre.

Il y a pourtant encore beaucoup à endurer, à décanter, à labourer, avant qu'un pont reconnaissable et praticable soit construit entre ce que nous sommes encore et ce que nous sommes appelés à devenir.

Pour certains, ou à certaines profondeurs ou fréquences de nous-mêmes, ce pont existe déjà, il est déjà tangible.

Mais pour que ce passage, ce franchissement, cette conversion, s'opèrent ici-même, dans le monde physique, plus de maturation consciente doit s'inscrire dans la substance commune de l'humanité.

Et il semble bien que cette maturation doive se faire au bord extrême d'un abîme d'horreur, ou de la béance d'une faillite universelle, d'une défaite de la conscience dans l'aventure de sa plénitude.

Il se peut bien aussi que toutes nos visions, nos formations d'apocalypse, ne soient que les indices de notre complicité avec l'ego

désarçonné qui jettera plutôt les énergies dans une folie de négation que de remettre les rênes à une Présence autrement plus souveraine.

C'est à ce combat que nous assistons, et participons, c'est ce combat qui se déroule en nous-mêmes et dans nos corps.

Nous n'en pouvons connaître d'avance l'issue que par des intuitions d'un autre ordre, car elle est de l'autre côté de nous-même.

Les mots, donc.

On en use, on s'en berce, on s'y endort. Satisfait. De la poésie.

Une belle histoire, ou une histoire qui sonne juste, ou qui sonne autrement, pour attirer l'attention, se faire connaître.

Peut-on jamais être vraiment sincère dans le mouvement de «communiquer» ?

Seul le Sage, peut-être, qui ne prononcera, à l'insistance prouvée du chercheur, que ces mots qui auront le pouvoir de l'orienter sur son unique chemin de vérité.

Est-il possible de contribuer en toute sincérité, autrement que par le silence ?

Le langage des mots, sa logique élaborée au cours des âges, avec sa fixité et son poids, tend à trahir le sens, plus celui-ci s'intensifie et se diversifie, que la conscience perceptrice lui demande de véhiculer.

Même l'anglais-américain qui, parmi les langues modernes, est de loin la plus libre et la plus flexible, la plus apte à refléter, évoquer, a perdu l'intégrité et la précision qu'exige l'expression des choses plus intérieures et permanentes.

Depuis près de trente ans, je vis au sein d'un double environnement humain et social : d'une part, il s'agit de l'une des contrées du monde où règnent le conservatisme le plus inerte et la pauvreté sociale et physique la plus tyrannique ; et d'autre part, c'est l'un des points du corps de la terre où une greffe s'est opérée, et a tenu, d'un échantillonnage racial, culturel et social rassemblé pour l'apprentissage direct, et choisi, de l'unité humaine.